

PHILIPPE HÉRIAT

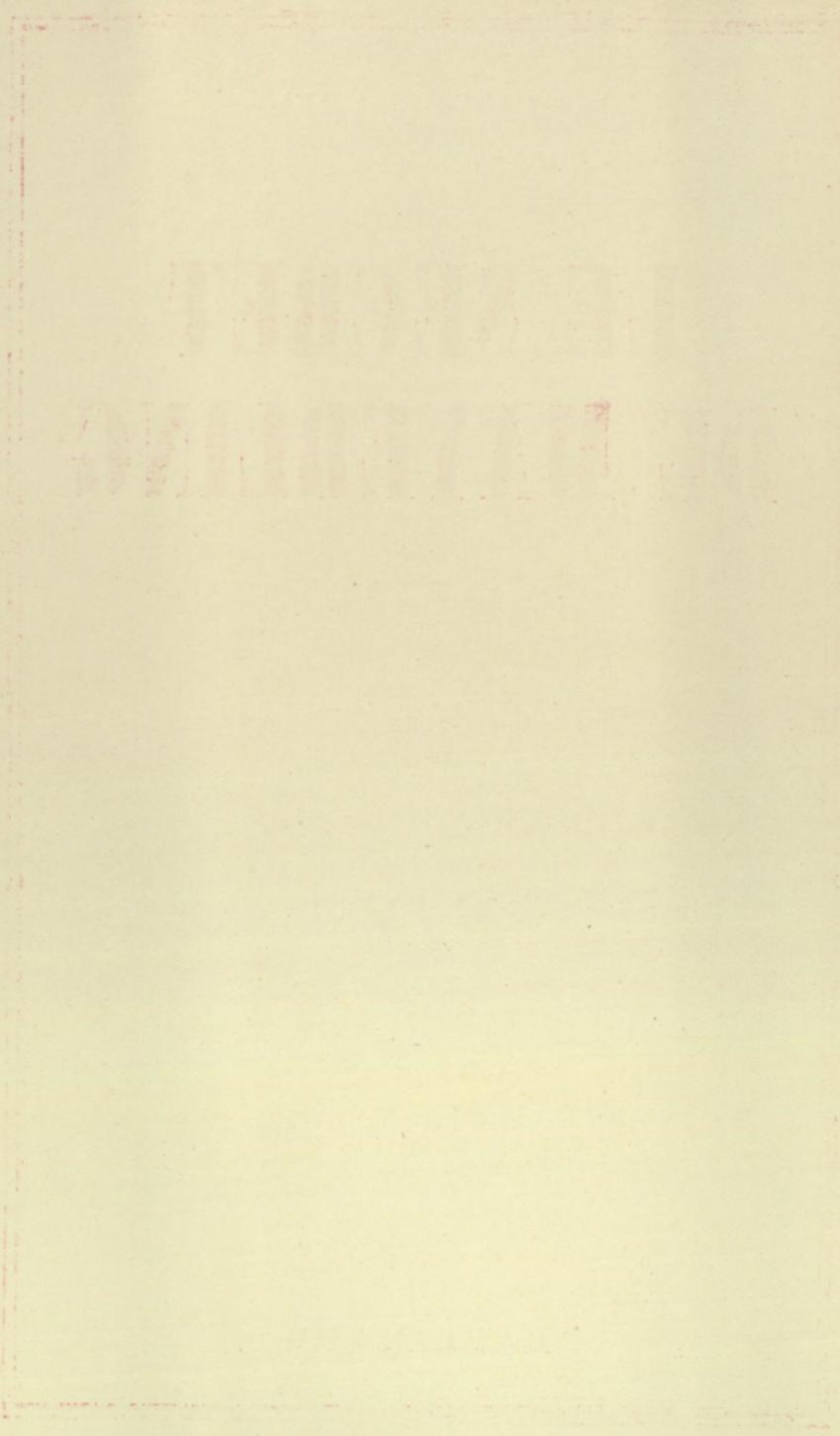
de l'Académie Goncourt

**LE SECRET
DE MAYERLING**

récit

nrf

GALLIMARD



UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY



**LE SECRET
DE MAYERLING**

Œuvres de
PHILIPPE HÉRIAT

nrf

L'INNOCENT, 1931

LA MAIN TENDUE, 1933

L'ARAIGNÉE DU MATIN, 1933

LA FOIRE AUX GARÇONS, 1934

(La réédition de ces quatre volumes est
en préparation)

MIROIRS, 1936, *épuisé*

LES ENFANTS GATÉS, 1939

FAMILLE BOUSSARDEL, 1946

LE SECRET DE MAYERLING, 1949

Sous presse :

THÉÂTRE, I

(L'Immaculée, Belle-de-Jour)

PHILIPPE HÉRIAT

de l'Académie Goncourt

LE SECRET DE MAYERLING

D'après le film de Jean Delannoy

Scénario de Jacques Rémy

Adaptation de Jacques Rémy et Jean Delannoy

Dialogue de Philippe Hériat

nrf

GALLIMARD

6^e édition

L'édition originale de cet ouvrage comprend quatre-vingt-deux exemplaires, savoir : cinq exemplaires sur vergé de Hollande numérotés de 1 à 5 et trois, hors commerce, marqués de A à C; cinquante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre numérotés de 6 à 55 et douze, hors commerce, marqués de D à O; douze exemplaires, hors commerce, sur papier teinté, numérotés de I à XII.

L'exemplaire A sur vergé de Hollande, les exemplaires D à J sur vélin pur fil Lafuma Navarre et les exemplaires I à VI sur papier teinté sont nominatifs et réservés à l'auteur.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1949.*

Ceux qui déplorent le plus que le cinéma, le théâtre, le roman reviennent toujours aux événements de Mayerling sont aussi ceux qui demeurent impuissants à en dégager la vérité. À lire les historiens qui consacrèrent à ce drame des volumes ou des chapitres, on fait cette constatation que chaque auteur affirme sa thèse sans réussir à infirmer du tout les thèses adverses; ses arguments, convainquants sous sa plume, ne détruisent rien de l'argumentation contraire, qu'on trouve ailleurs et qui n'y semble pas fausse. Après soixante ans cette affaire reste obscure, et l'on peut dire d'elle, à la différence de tant d'énigmes historiques, que les années et les bouleversements ont épaissi son obscurité. Si l'on parvenait jamais à y porter la lumière, un autre mystère apparaîtrait alors. Reconstituer avec certitude l'enchaînement des faits, donner à cette double mort violente son nom exact et nommer aussi son auteur, ne suffirait pas; les mobiles encore seraient à découvrir, et non seulement ceux du responsable immédiat. Dans ce drame aux acteurs nombreux, six au moins ont détenu, chacun un moment, le moyen d'empêcher la catastrophe. L'un d'entre eux, ou deux, ou trois, ou davantage, la provoquèrent ou la laissèrent arriver à terme, par

un jeu de sentiments qui va du froid égoïsme à la haine enflammée, et où s'échelonnent aussi toutes les nuances de la responsabilité. Ainsi le nombre des combinaisons possibles se multiplie.



Dans un des ouvrages les plus complets sur le sujet, l'auteur allemand W. Richter écrit qu'il existe dans l'histoire moderne peu d'événements dont les traces aient été détruites aussi méthodiquement et rendues aussi méconnaissables que celui-là.

On admire en effet que, contrairement aux axiomes et aux exemples, un secret partagé par plus de dix personnes soit cette fois resté un secret. Rien n'est sorti de ce cercle déjà plus qu'à demi séculaire et dont le nombre de chaînons même est ignoré. De ceux qui durent, dès le 30 janvier 1889, prêter devant l'empereur d'Autriche le serment de se taire, nul ne parla.

Vingt-cinq ans plus tard, la comtesse Larisch, qui avait fait connaître la baronne Marie Vetséra à l'archiduc Rodolphe, annonça qu'elle allait parler; et comme elle se disait calomniée et qu'elle avait depuis longtemps perdu tout contact avec la Hofburg, on s'attendit à des révélations. Elle publia un volume intitulé Mon Passé, suite bavarde et désordonnée où la narratrice multiplie les dérobades et les feintes; il faut la dépister malgré elle dans les détours de sa plume. Elle donne des détails utiles et vrais, recoupés d'autre part, mais elle se

garde bien, quant à la mort des deux amants, de s'écarter de la thèse officielle. Une vingtaine d'années passe encore, et elle va récidiver; et cette fois de dures épreuves ont coup sur coup changé sa vie. Elle s'est tout à fait éloignée de la Maria Larisch du temps de Rodolphe. Divorcée, elle a d'abord épousé un gros chanteur wagnérien, puis un homéopathe de Floride; elle vit en Amérique et elle intitule son second volume de souvenirs *Les Secrets d'une Maison royale*. Il n'y a plus grand chose qui l'arrête; elle ne craint pas, sur la couverture, d'ajouter à son nom celui de Wittelsbach auquel elle n'a pas droit, elle s'oublie jusqu'à répandre sur l'ombre d'Élisabeth, sa bienfaitrice, des indiscretions sordides : elle ne laisse rien échapper sur le drame de Mayerling.

L'archiduchesse Stéphanie aussi publia ses mémoires, qu'elle désavoua du reste bientôt. Elle s'y rallie à la thèse du suicide, et l'on a des preuves qu'elle n'y croyait pas.

La première de ces deux femmes mourut en 1940, la seconde en 1945. Une troisième disparut après elles, dernière des survivantes du groupe impérial, et dont on pensa toujours que par ses rapports avec François-Joseph elle connaissait la vérité : Madame Schratt. On savait qu'elle avait rédigé ses mémoires. Placés dans le coffre d'une banque viennoise, ils y furent volés au début de 1949. La loi de la Hofburg semblait survivre à la Hofburg.

Il y eut aussi le mystère des cassettes disparues. Celle du château d'Ellischau, d'abord, qui passait pour contenir le dossier secret de l'affaire. François-Joseph avant de mourir l'avait confiée au

comte Taaffe, son premier ministre, lequel la transmit à son tour, dans la même extrémité, à son fils Henri. Cassette et dossier ne devaient être ouverts que cinquante ans après la mort de François-Joseph, c'est-à-dire en 1967; le château d'Ellischau, propriété des Taaffe, les abritait en attendant. Cette demeure venant à être mise aux enchères, ce qui obligeait à faire connaître le lieu du nouveau dépôt, la famille Taaffe révéla soudain que le comte Henri avait laissé les documents périr au cours d'un incendie. Mais le bruit circula dans certains cercles que le Vatican les avait recueillis.

* Une autre cassette renfermant tous les papiers personnels d'Elisabeth fut identifiée dans les archives secrètes du tribunal supérieur de Brunn. La Tribune de Lausanne, en 1939, en publia la cote. Cette cassette-ci devait être ouverte dès 1950; il était naturel qu'on y supposât aussi, mêlés à la correspondance et aux essais littéraires de l'impératrice, des documents révélateurs sur la mort de son fils. On ne sait plus ce que cette cassette est devenue.

Ainsi rien n'a surgi, car il faut naturellement compter pour rien la découverte prétendue, et qui se renouvelle de temps en temps, de preuves sensationnelles tout d'un coup tombées aux mains d'un particulier par un romanesque concours de circonstances. Rien n'a surgi, et l'on ne s'étonne pas que le dossier même de la Hofburg, transporté en lieu sûr avec toutes les archives au moment de l'Anschluss, n'ait pas reparu. Il existe sûrement un autre dossier et du premier jour, et fort complet : celui du Vatican. Ce nom dispense de dire que son contenu est demeuré secret et le demeurera.



Et pourtant...

Faut-il à présent citer ses références? Le signataire de ce récit et de ces quelques pages d'introduction pense bien qu'on ne lui prêtera pas de prétentions historiques, mais il souhaiterait qu'on ne l'accusât pas non plus de fantaisie. Faut-il donc invoquer comme un témoignage décisif celui de Jean de Bonnefon, que ses intelligences à la fois dans le Vatican et dans la Hofburg n'empêchèrent pas, quelques années avant l'autre guerre, de publier ces lignes affirmatives :

Léon XIII a détruit lui-même, en 1890, les pièces du procès d'annulation et la correspondance de l'empereur sur la mort de l'archiduc. Un seul document de la main du pape est aux Archives (du Vatican) : la minute de la dépêche par laquelle Léon XIII ordonna à l'archevêque de Vienne, qui soulevait des objections, de faire célébrer en grande pompe les funérailles de l'archiduc, « parce que nous savons de manière non douteuse et sans discussion que le défunt illustrissime a été lâchement assassiné et qu'il ne s'est pas suicidé ».

Rapprochons de cette citation un mot de Stéphanie, d'une sonorité shakespearienne et que rapporte Hélène Vacaresco dans Mémorial sur le Mode mineur. En 1890, étant dame d'honneur de la reine Élisabeth de Roumanie, en littérature Car-

men Sylva, elle accompagna sa souveraine à Laxembourg dans une visite à l'archiduchesse Stéphanie. Quittant la veuve de Rodolphe, la reine, qui jusque-là croyait au suicide, rejoint la narratrice et, bouleversée, murmure :

— Quelle horreur! Quand je lui ai parlé de suicide, Stéphanie m'a interrompue : « Suicide... Comme on voit que tu es poète, Élisabeth! »

Un des témoignages au contraire qui firent le plus pour répandre la version du suicide est celui de Maurice Paléologue, à qui l'impératrice Eugénie aurait affirmé sans crainte d'aucun démenti de l'histoire que Rodolphe après avoir de sa main tué sa maîtresse se suicida. Mais outre que des relations confidentielles, tardivement révélées, entre l'impératrice des Français et Maurice Paléologue ne sont pas elles-mêmes tenues partout pour un fait historique, nous trouvons, sous la plume autorisée de M. Albert Mousset, dans une récente étude sur l'état actuel de l'énigme, cette contradiction intéressante :

Or, de son côté, le général de Margutti, aide de camp des Habsbourg, rapporte une conversation qu'il eut à Ischl avec l'impératrice (*Eugénie*), à laquelle il a demandé : « Croyez-vous qu'il y ait eu suicide? »

— Jamais de la vie, a répondu Eugénie. Rodolphe est tombé sous le coup d'un assassin : je le tiens de sa pauvre mère. »

Et avec philosophie M. Mousset ajoute : On comprend après cela que le roman et le cinéma aient le champ libre pour broder sur le drame de Mayerling.



Mais neuf fois sur dix, dans ce drame, la vérité historique décourage la broderie.

L'extraordinaire histoire de Rodolphe et de Marie abonde naturellement, et dans ses parties non sanglantes, en péripéties inimaginables, en traits surprenants, en petits faits vrais qui se reconnaissent à leur singularité même et qui, j'espère, se reconnaîtront ici.

Quant à la clef qu'on trouvera également ici, est-il besoin de dire qu'elle ne représente pas pour l'auteur une thèse, mais une suggestion, un essai d'explication? Outre qu'elle résout certaines contradictions matérielles et par exemple, pour n'en citer qu'une, l'incompatibilité entre les lettres annonçant le suicide et les dispositions prises en dernière heure par Rodolphe pour s'enfuir, elle s'appuie sur une présomption qui me semble puissante.

Après une journée d'affolement, la Hofburg adopta la thèse du suicide. Toutefois, au moment de la diffuser, l'empereur exigea, des témoins qui s'étaient trouvés à Mayerling, le serment de se taire à jamais sur ce qu'ils y avaient vu. De ces deux faits il est aisé ou du moins tentant de conclure que ce que les témoins eussent révélé s'ils eussent parlé n'était pas d'accord avec la thèse du suicide. J'ai toujours pensé que dans cette anomalie d'une conspiration du secret si sévèrement ordonnée autour des circonstances d'un suicide dont on voulait cependant accréditer la version, gisait la présomption la

plus grave d'une tragédie pire que le suicide. Ou ce suicide à deux fut produit par des causes qu'il importait de cacher, ou cette mort à deux ne fut pas un suicide.

PH. H.

PREMIÈRE PARTIE

30 janvier 1889. La nuit. Nuit de neige et de gel.

La cour du pavillon de chasse de Mayerling cependant veille. Non par les fantasmes qui régulièrement assurent la garde de cette résidence impériale et qui, cette nuit, se tiennent à l'écart, au pied des murailles. Un détachement de gardes impériaux les éclipsent. On ne distingue dans l'obscurité que les larges manteaux blancs, uniforme de ce corps d'élite, qui éclatent au reflet des torches et des braseros. C'est le fort de l'hiver viennois, au fort du Wienerwald. Mayerling, petit château naguère propriété de campagne du couvent cistercien de la Sainte-Croix et que Rodolphe, prince héritier d'Autriche, acheta pour en faire son rendez-vous de chasse favori, Mayerling sans parc et sans jardin, presque sans arbres, bâti à flanc de coteau au-dessous de la ligne des sapins, se trouve largement exposé aux vents.

Sur un commandement bref tout s'anime.

Les manteaux blancs s'élancent, flottent en traversant la cour sous le ciel noir. Au haut du perron un officier a surgi; il a jeté son ordre, il s'efface. Un instant, le vestibule éclairé reste vide puis, au pas accordé, lourd, des six soldats qui le portent, apparaît un cercueil. Entre les deux haies de gardes échelonnés, le cercueil descend les degrés; on le soulève au niveau d'une fourragère paysanne qui attend là; on le pousse sur le plateau rustique; il y prend sa place en grinçant. Aux lueurs palpitantes de la cour, les poignées d'argent sur l'ébène du cercueil ont lui, et l'aigle bicéphale des Habsbourg.

A l'autre extrémité des bâtiments une autre porte s'ouvre alors, la porte privée qui ouvre aux appartements du prince héritier une issue directe, de plain-pied, moins publique. Un homme en costume de chasse, marchant sur la neige, s'avance jusqu'à un angle du mur, jusqu'à découvrir dans toute son étendue la cour profonde où les gardes maintenant se sont mis en selle. L'homme regarde la fourragère qui s'ébranle, qui s'éloigne vers le portail, voiturant son fardeau funèbre à grands cahots, à grands cris d'essieux; et les manteaux blancs, plantés droit sur les croupes des demi-sang de la Garde, suivent en escorte.

L'homme pleure. Dans son trouble il s'appuie à la barrière ouverte de l'enclos, de l'autre côté de laquelle une voiture attend. Un coupé, sans armoiries ni chiffre. Assis sur le siège, vêtu comme le sont à Vienne

JANVIER-JUIN 1949

ROMANS, RÉCITS, CONTES & NOUVELLES

R. et M. ALAIN-PEYREFITTE

Les Roseaux froissés

MARC BERNARD

La Cendre

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Femme assise

*(Nouvelle édition)***JEAN BLOCH-NICHEL**

Le Témoin

ROMAIN GARY

Le Grand Vestiaire

ROLAND CAILLEUX

Une Lecture

JEAN-MARC LAMBERT

La Grande Marche

RENÉ-JEAN CLOT

Fantômes au Soleil

ARMAND LUNEL

Les Amandes d'Aix

ANDRÉ DHOTEL

Ce Lieu déshérité

JEAN MECKERT

La Ville de Plomb

GUY DUMUR

Les Petites Filles modèles

JACQUES PERRET

Objets perdus

PIERRE FRÉDÉRIX

On ne vit qu'une fois

MAURICE SACHS

La Chasse à Courre

PAUL GADENNE

La Rue profonde

JULIEN SEGNAIRE

N'y être pour rien

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN

Le Roman de la Rose

mis en français moderne par André Mary

COLLECTION « MÉTAMORPHOSES »

MARCEL BISIAUX

Les Pas contés

NOEL DEVAULX

Compère, vous mentez !...

MICHEL COURNOT

Martinique

*(Prix Fénelon)***ANDRÉ PIEYRE****DE MANDIARGUES**

Dans les Années sordides

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

HENRI BOSCO

Sylvius

*(Édition originale)**avec un frontispice original
gravé sur bois en deux couleurs
par Galanis***MARCEL JOUHANDEAU**

Don Juan

*(Édition originale)**avec un frontispice original,
lithographie en couleurs,
par J.-C. Imbert***PAUL LÉAUTAUD**

Madame Cantili

*suivi de Mademoiselle Barbette et de Ménagerie intime
illustré de onze lithographies originales en couleurs par
Colette Duhamel***MARCEL PROUST**

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

*le premier volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par J.-E. Laboureur**le deuxième volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par Jacques Boullaire*